

qu'on y pourrait assembler de volontaires, et de se porter sur les rives de l'Hudson dans la Nouvelle-York. Le vice de cette conduite ne tarda pas à être puni. Le général, l'armée, furent réduits à capituler et à se rendre prisonniers de guerre.

Cette grande humiliation, cette grande perte, pouvaient être suivies de plus grands malheurs. Le Canada était sans défense, et tout invitait à l'envahir. Le général Schuyler, qui connaissait très-parfaitement les trois routes qui y conduisent, offrait de se charger de l'expédition, et répondait en quelque sorte du succès. Cette ouverture fut d'abord négligée par le congrès pour des raisons qui ne nous sont pas connues; et lorsqu'on voulut y revenir, il n'était plus temps. Par ces circonstances, la province se trouva heureusement délivrée de plus de calamités qu'elle n'en avait éprouvé à la première invasion.

Elle est restée soumise à la Grande-Bretagne, tandis que les autres parties du continent américain s'en détachaient. Ce hasard heureux ou malheureux lui a fait espérer que ses farines, ses bœufs, ses chevaux, ses bois, ses autres productions approvisionneraient exclusivement les îles anglaises des Indes occidentales; et elle a formé de grands établissemens pour suffire à des besoins toujours renaissans. Ses habitans ne se sont pas dissimulé qu'un climat moins dur, des rivières plus navigables, des mers moins orageuses, une plus grande proximité, donnaient sur eux des avantages

marqués aux États-Unis; mais ils ont pensé que leur métropole n'admettrait pas dans ses possessions des peuples qui venaient de l'abjurer et de se jeter dans les bras de ses ennemis. Qui peut prévoir ce qui arriverait si les anciens et les nouveaux Canadiens étaient trompés dans leur attente? L'utilité n'est-elle pas la mesure de l'attachement et même souvent de l'obéissance? Peut-être n'y a-t-il que des prospérités éclatantes, fondées sur une prédilection bien décidée, qui soient capables de resserrer des liens qu'un exemple récent et d'autres tentations plus fortes encore porteraient à rompre.

Au voisinage du Canada est la baie d'Hudson. Ce détroit, dont la profondeur est de dix degrés, est formé par l'Océan au nord de l'Amérique. Son embouchure a six lieues de largeur. L'entrée n'en est praticable que depuis le commencement de juillet jusqu'à la fin de septembre, encore est-elle alors assez dangereuse. Les vaisseaux ont à s'y préserver des montagnes de glace auxquelles des navigateurs ont donné quinze à dix-huit cents pieds d'épaisseur, et qui, s'étant formées par un hiver permanent de cinq ou six ans dans de petits golfes éternellement remplis de neige, en ont été détachées par le vent du nord-ouest, ou par quelque cause extraordinaire. Le plus sûr moyen d'éviter ce péril est de ranger du plus près qu'il est possible la côte du nord, que la direction des vents et des courans tient sans doute plus libre ou moins embarrassée.

XXIII.
Climat de la
baie d'Hud-
son. Habit-
des de ses
habitans.
Commerce
qu'on y fait.

Le vent du nord-ouest, qui règne presque continuellement durant l'hiver, et très-souvent en été, excite dans la baie même des tempêtes effroyables. Elles sont d'autant plus à craindre que les bas-fonds y sont très-communs. Heureusement on trouve de distance en distance des groupes d'îles assez élevées pour offrir un asile aux vaisseaux. Outre ces petits archipels, on voit dans l'étendue de ce golfe des masses isolées de rochers nus et sans arbres. A l'exception de l'algue marine, cette mer produit aussi peu de végétaux que les autres mers du nord.

Dans les contrées qui bordent cette baie, le soleil ne se lève, ne se couche jamais sans un grand cône de lumière. Lorsque ce phénomène a disparu, l'aurore boréale en prend la place et blanchit l'hémisphère de rayons colorés et si brillants, que leur éclat n'est pas même effacé par la pleine lune. Cependant le ciel est rarement serein. Dans le printemps et dans l'automne, l'air est habituellement rempli de brouillards épais; et durant l'hiver, d'une infinité de flèches glaciales. Quoique les chaleurs de l'été soient assez vives pendant deux mois ou six semaines, le tonnerre et les éclairs sont rares. Les exhalaisons sulfureuses y sont trop dispersées sans doute. Cependant elles sont quelquefois enflammées par les aurores boréales. Cette flamme légère brûle les écorces des arbres, mais sans en attaquer le corps.

Un des effets du froid rigoureux ou de la neige

qui règne dans ce climat, est de rendre blanc en hiver les animaux qui sont de leur nature bruns ou gris. Tous ont reçu de la nature des fourrures douces, longues, épaisses; mais dont le poil tombe à mesure que le temps s'adoucit. Les pattes, la queue, les oreilles, toutes les parties où la circulation est moins vive, parce qu'elles sont les plus éloignées du cœur, se trouvent fort courtes dans la plupart de ces quadrupèdes. Si quelques-uns ont ces extrémités plus longues, elles sont extrêmement touffues. Sous ce ciel triste et morne, toutes les liqueurs deviennent solides en se gelant, et rompent leurs vaisseaux, de quelque matière qu'ils puissent être. L'esprit-de-vin même y perd sa fluidité. Il n'est pas extraordinaire de voir des morceaux de roc brisés et détachés de masses plus considérables par la force de la gelée. On a de plus observé que ces effets, assez communs durant tout l'hiver, étaient beaucoup plus terribles à la nouvelle et à la pleine lune, qui, dans ces contrées, a sur le temps une influence dont les causes ne sont pas connues.

On a découvert sous cette zone glaciale du fer, du plomb, du cuivre, du marbre, une substance analogue au charbon de terre. Le sol y est d'ailleurs d'une stérilité extrême. A la réserve des côtes, le plus communément marécageuses, où il croît un peu d'herbe et quelques bois mous, le reste du pays ne présente guère qu'une mousse fort haute, et de faibles arbrisseaux assez clair-semés.

Tout s'y ressent de la stérilité de la nature. Les hommes y sont en petit nombre et d'une taille qui n'excède guère quatre pieds. Comme les enfans, ils ont la tête énorme à proportion de leur corps. La petitesse de leurs pieds rend leur marche vacillante et mal assurée. De petites mains, une bouche ronde, qui seraient un agrément en Europe, sont presque une difformité chez ce peuple, parce qu'on n'y voit que l'effet d'une faiblesse d'organisation, d'un froid qui resserre et contraint l'essor de la croissance, les progrès de la vie animale et végétale. Quoique sans poil et sans barbe, tous les hommes, même les jeunes gens, ont un air de vieillesse. Ce désagrément vient en partie de la conformation de la lèvre inférieure, qu'ils ont grosse, charnue, et plus avancée que la lèvre supérieure. Tels sont les Eskimaux, qui habitent non-seulement le Labrador, où ils ont pris leur nom, mais encore les contrées qui s'étendent depuis la pointe de Belle-Ile jusqu'aux régions les plus septentrionales de l'Amérique.

Ceux de la baie d'Hudson ont, comme ceux du Groenland, le visage plat, le nez petit, mais non écrasé, la prunelle jaunâtre, et l'iris noir. Leurs femmes ont des caractères de laideur qui sont particuliers à leur sexe, entre autres des mamelles longues et molles. Ce défaut, qui n'est pas naturel, provient de l'habitude où elles sont d'allaiter leurs enfans jusqu'à l'âge de cinq ou six ans. Comme elles les portent souvent sur leurs

épaules, ces nourrissons leur tirent fortement les mamelles avec les mains, et s'y tiennent presque suspendus.

Les Eskimaux n'ont, ni des hordes entièrement noires, comme on a prétendu le soutenir et l'expliquer, ni des habitations creusées sous terre. Comment pourraient-ils excaver un sol que le froid rend plus dur que la pierre? Comment vivraient-ils dans des creux où ils seraient submergés à la moindre fonte des neiges?

Croirait-on que ces peuples passent l'hiver sous des huttes construites à la hâte de cailloux liés entre eux par un ciment de glace, sans autre feu que celui d'une lampe allumée au milieu de la cabane, pour y faire cuire le gibier et le poisson dont ils se nourrissent? La chaleur de leur sang et de leur haleine, jointe à la vapeur de cette légère flamme, suffit pour changer leurs cases en étuves.

Les Eskimaux vivent constamment au voisinage de la mer, qui fournit à toutes leurs provisions. Leur sang et leur chair, la couleur et l'épiderme de leur peau se ressentent de la qualité de leur nourriture. L'huile de baleine qu'ils boivent, la chair de chien marin qu'ils mangent, leur donnent un teint olivâtre, une odeur forte de poisson, une sueur grasse et gluante, quelquefois une sorte de lèpre écailleuse. Aussi les mères, à l'exemple des ours, lèchent-elles leurs nouveau-nés.

Cette nation faible et dégradée par la nature est intrépide sur une mer continuellement périlleuse. Avec des bateaux faits et cousus, pour ainsi dire, comme des outres, si bien fermés, que l'eau n'y peut entrer même par-dessus, ils suivent les colonies de harengs dans toutes leurs émigrations du pôle; ils affrontent les baleines et les chiens de mer dans une guerre où il y va de la vie pour les combattans. La baleine peut submerger d'un coup de queue une centaine de ses agresseurs; le chien marin a des dents pour déchirer ceux qu'il ne peut noyer. Mais la faim des Eskimaux est plus forte que la rage des monstres. Ils brûlent d'une soif dévorante pour l'huile de baleine. Cette boisson entretient la chaleur de leur estomac, et les défend contre la rigueur du froid. Les hommes, les oiseaux, les quadrupèdes et les poissons du nord sont tous pourvus par la nature d'une graisse qui semble empêcher leurs muscles de se geler, leur sang de se figer. Tout est huileux ou gommé dans ces terres arctiques. Les arbres même y sont résineux.

Cependant les Eskimaux ont deux grands fléaux à craindre : la perte de la vue, et le scorbut. La continuité de la neige, la réverbération des rayons du soleil sur la glace, éblouissent tellement leurs yeux, qu'ils sont obligés de porter presque toujours des garde-vues faits de deux planches minces où l'on pratique avec une arête de poisson deux petites ouvertures au passage de la lumière. Ces

peuples, environnés d'une longue nuit de six mois, voient obliquement l'astre du jour; encore ne semble-t-il les éclairer que pour les aveugler. Le plus doux présent de la nature, la lumière, est pour eux un don funeste. La plupart en sont privés de bonne heure.

Un mal plus cruel encore les consume lentement. Le scorbut s'attache à leur sang, en altère, en épaisit, en appauvrit la masse. Les brumes de la mer qu'ils respirent, l'air épais et sans ressort qui règne dans l'intérieur de leurs cabanes, fermées à toute communication avec l'air du dehors, l'inaction continuelle de leurs longs hivers, une vie tour à tour errante et sédentaire, tout provoque en eux cette maladie scorbutique qui, pour comble de malignité, devient contagieuse, se transmet par la cohabitation, et peut-être aussi par les voies de la génération.

Malgré ces incommodités, aucun peuple n'est plus passionné pour sa patrie que les Eskimaux. L'habitant du climat le plus fortuné ne le quitte pas avec autant de regret qu'un de ces sauvages du nord en ressent quand il s'est éloigné d'un pays où la nature mourante n'a que des enfans débiles et malheureux : c'est que ces peuples ont de la peine à respirer un air plus doux et plus tiède. Londres, Amsterdam, Copenhague, ces villes couvertes de brouillards et de vapeurs fétides, sont un séjour trop délicieux pour des Eskimaux. Peut-être aussi les mœurs des peuples

policés sont-elles plus contraires que leur climat à la santé des sauvages. Il n'est pas impossible que les douceurs d'un Européen soient un poison pour des Eskimaux.

Tels étaient les habitans du pays qui fut découvert en 1607 par Henri Hudson, occupé du soin de chercher au nord-ouest un passage pour entrer dans la mer du Sud. Cet intrépide et habile navigateur parcourait pour la troisième fois, en 1611, ce détroit jusqu'alors inconnu, lorsque ses lâches et perfides compagnons le jetèrent, ainsi que sept matelots animés de son esprit, dans une barque des plus fragiles, et l'exposèrent sans provisions, sans armes, à tous les périls de la mer et de la terre. Les barbares qui lui refusaient les secours de la vie ne purent lui ôter la gloire de sa découverte. La baie où il entra le premier est et sera toujours la baie d'Hudson.

Les calamités inséparables des guerres civiles firent perdre de vue, en Angleterre, une contrée éloignée qui n'avait rien d'attrayant. Des jours plus sereins n'en avaient pas rappelé le souvenir, lorsque Groseillers et Radisson, deux Français Canadiens, mécontents de leur patrie, avertirent les Anglais, occupés à guérir par le commerce les plaies de la discorde, qu'il y avait de grands profits à faire sur les pelleteries qu'ils pouvaient tirer d'une terre où ils avaient des droits. Ceux qui proposaient l'entreprise montrèrent tant de capacité, qu'on les chargea de la commencer. Le pre-

mier établissement qu'ils formèrent surpassa leurs espérances et leurs promesses.

Ce succès chagrina la France, qui craignit avec raison de voir passer à la baie d'Hudson les belles fourrures que lui fournissaient les contrées les plus septentrionales du Canada. Ses inquiétudes étaient fondées sur le témoignage unanime de ses coureurs de bois qui, depuis 1656, s'étaient portés jusqu'à quatre fois sur les bords de ce détroit. On aurait bien désiré de pouvoir aller attaquer la nouvelle colonie par la même route qu'avaient suivie ces traiteurs, mais les distances furent jugées trop considérables, malgré les facilités qu'offraient les rivières. Il fut arrêté que l'expédition se ferait par mer, et elle fut confiée à Groseillers et à Radisson, dont on avait ramené l'inconstance; soit que tout homme revienne aisément à sa patrie, ou qu'un Français n'ait besoin que de quitter la sienne pour l'aimer.

Ces deux hommes inquiets et audacieux partirent, en 1682, de Québec, sur deux bâtimens mal équipés. A leur arrivée, ne se trouvant pas assez puissans pour attaquer l'ennemi, ils se contentèrent d'élever un fort au voisinage de celui qu'ils s'étaient flattés d'emporter. Alors on vit naître entre deux compagnies, l'une établie en Canada, l'autre en Angleterre, pour le commerce exclusif de la baie, une rivalité qui devait toujours croître, dans les combats, de cette funeste jalousie. Leurs comptoirs réciproques furent pris

et repris. Ces misérables hostilités n'auraient pas discontinué sans doute, si les droits, jusqu'alors partagés, n'avaient pas été réunis en faveur de la Grande-Bretagne par la paix d'Utrecht.

La baie d'Hudson n'est, à proprement parler, qu'un entrepôt de commerce. La rigueur du climat y a fait périr tous les grains semés à plusieurs reprises; y a interdit aux Européens tout espoir de culture, et par conséquent de population. On ne trouve sur ces immenses côtes que cent cinquante ou deux cents soldats et facteurs, enfermés dans quatre mauvais forts, dont celui d'York est le principal. Leur occupation est de recevoir les pelleteries que les sauvages voisins viennent échanger contre quelques marchandises dont on leur a fait connaître et chérir l'usage.

Quoique ces fourrures soient fort supérieures à celles qui sortent des contrées moins septentrionales, on les obtient à meilleur marché. Les sauvages donnent dix castors pour un fusil; deux pour une livre de poudre; un castor pour quatre livres de plomb; un pour une hache; un pour six couteaux; deux castors pour une livre de grains de verre; six pour un surtout de drap; cinq pour une jupe; un castor pour une livre de tabac. Les miroirs, les peignes, les chaudières, l'eau-de-vie, ne valent pas moins de castors à proportion. Comme le castor est la mesure commune des échanges, un second tarif, aussi frauduleux que le premier, exige deux peaux de loutre ou trois

peaux de martre à la place d'une peau de castor. A cette tyrannie autorisée se joint une tyrannie au moins tolérée. On trompe habituellement les sauvages sur la mesure, sur le poids, sur la qualité de ce qu'on leur livre, et la lésion est à peu près d'un tiers.

Ce brigandage méthodique doit faire deviner que le commerce de la baie d'Hudson est soumis au monopole. La compagnie qui l'exerce est composée de neuf associés, possède un capital qui, originairement de 241,000 livres seulement, s'est successivement élevé à 2,380,500 livres, occupe quatre navires montés par cent cinquante matelots, donne annuellement au fisc 90,000 livres, et exporte pour quatre ou cinq cent mille francs de marchandises. Elle reçoit en retour quarante ou cinquante mille peaux de castor ou d'autres animaux, sur lesquelles elle fait un bénéfice exorbitant qui excite l'envie et les murmures de la nation. Les deux tiers de ces belles fourrures sont consommés en nature dans le royaume, ou employés dans ses manufactures. Le reste passe dans le nord, où le climat lui ouvre un débouché avantageux. Cet établissement n'a jamais essuyé d'autre échec que celui d'être pris, en 1782, par M. de La Peyrouse, qui commandait un vaisseau de soixante-quatorze canons, deux frégates de trente-six, et trois cents hommes de troupes de débarquement; forces avec lesquelles l'intrépide et généreux Français aurait surmonté dix fois

plus d'obstacles qu'on n'était en état de lui en opposer.

xxiv.
Y a-t-il dans
la baie
d'Hudson un
passage qui
conduise aux
Indes orien-
tales.

Mais ce n'est ni l'extraction de ces sauvages richesses, ni l'accroissement que ce commerce pourrait recevoir s'il devenait libre, qui ont seuls fixé l'attention de l'Angleterre sur cette partie glaciale du Nouveau-Monde. La baie d'Hudson a été longtemps regardée, et on la regarde encore comme la route la plus courte de l'Europe aux Indes orientales, aux contrées les plus riches de l'Asie.

Ce fut Cabot qui le premier eut l'idée d'un passage par le nord-ouest à la mer du sud. Ses succès se terminèrent à la découverte de l'île de Terre-Neuve, qu'il fit pour l'Angleterre.

En 1536, Martin Frohisber reprit le projet. Un détroit qu'il trouva sur la pointe la plus méridionale du Groenland lui donna d'abord de grandes espérances; mais il fallut y renoncer, après l'avoir remonté un peu plus de cinquante lieues.

Quelques années après, Humphrey Gilbert entra dans la carrière; sans avoir atteint le but qu'il se proposait, son expédition fut utile à l'Angleterre. Ce fut lui qui avertit sa nation des avantages qu'elle pourrait tirer de l'établissement d'une grande pêcherie à Terre-Neuve.

Le désir d'abrèger la navigation aux Indes orientales, dont le commerce échauffait alors toutes les imaginations, détermina en 1585 les négocians de Londres et des autres ports du royaume à faire chercher trois fois le passage. Les trois voyages

furent également malheureux, sans que Jean Davis, qui les avait tous conduits, perdit rien de sa confiance.

Celle du public ne fut ranimée qu'après que Hudson fut entré dans le détroit qui porte son nom. Soit conviction, soit pour se faire pardonner leur crime, les scélérats qui avaient fait périr leur chef assurèrent qu'on trouverait infailliblement ce qu'on cherchait; et leur audace en imposa à la nation entière.

Entraîné par ces rapports unanimes et par l'opinion générale, Henri Button mit à la voile en 1611. Il cingla vers le détroit d'Hudson, pénétra deux cents lieues plus loin que son prédécesseur, et passa l'hiver au port Nelson, où il perdit la moitié de son équipage. Sans avoir fait aucune découverte essentielle, il ne laissa pas d'assurer l'existence du passage.

Button était à peine revenu, que Baffin partit. Le peu de succès d'une tentative ne l'empêcha pas d'en faire une seconde qui eut le sort de la première.

A cette époque, le gouvernement créa un monopole pour la baie d'Hudson, et lui imposa l'obligation de chercher le passage. La même obligation fut imposée aux bâtimens employés à la pêche de la baleine. Des deux côtés ce devoir fut également négligé.

Luc Fox fut blessé de cette indifférence. Il se détermina, en 1631, à cette navigation pénible,